

diennefrançaise. Elle s'appellerait, si vous voulez, "La bouchée de pain", et serait en quelque sorte un "trust" du bien, de la charité efficace et discrète.

De charmantes et douces jeunes filles en seraient les directrices. Angés consolateurs, elles iraient dans les humbles foyers, porter de leurs blanches mains, l'obole qui sauve les familles fières et besogneuses !

Un comité, composé des sociétaires, se chargerait de procurer du travail aux personnes oisives malgré elles ; un autre s'occuperait des malades et soulagerait la douleur, en facilitant les admissions dans les hôpitaux, en donnant des médicaments, etc. Un troisième ferait des distributions de vieux vêtements, de combustibles et de comestibles.

Qu'y aurait-il de plus beau que cette solidarité dans la charité ? Sans beaucoup d'ennuis, n'écouterait que leur bon cœur, nombre de nos jeunes filles et de nos jeunes gens fortunés, pourraient faire à Montréal une somme énorme de bien. Tous, pauvres et riches, nous leur en serions reconnaissants. Et, je suis certain que ces personnes aux idées nobles, se sentiraient meilleures, conscientes de l'utilité de leur tâche ; tout en éprouvant la plus grande joie qui se puisse éprouver, celle de bien mériter de son prochain.

Le peuple n'oublierait pas un tel secours, plus raisonnable, il n'articulerait pas de farouches et utopiques revendications. De la sorte, on éviterait bien des angoisses à l'âme populaire, bien des drames sinistres. Moindre serait le flot des larmes versées sous le toit du riche, ou dans l'humble galetas, de l'ouvrière, sans travail, sans pain et sans feu.

* * *

Bien que ce journal ne fasse pas de politique, il ne peut toutefois se résoudre à un silence absolu, en présence de questions d'intérêt mondial qui nous touchent directement. Voici une semaine que les oreilles me tintent, à entendre sans cesse parler de l'Alaska, de l'Impérialisme, de l'annexion du Canada aux Etats-Unis, ou, de son indépendance.

Ayant écouté à ce sujet les opinions les plus diverses émises par des fils de l'oncle Sam et par des sujets de John Bull ; j'en ai longuement causé à notre Jean-Baptiste, et, je ne me crois en droit d'ajouter quelques mots personnels à toute cette cacophonie politique.

On pourrait me dire que cela ne changera en rien la marche des événements, je l'admets modestement. Mais n'importe, il n'y a aucun mal à considérer honnêtement ce qui se passe autour de soi. Considérons !

Le Canada est ce qu'on est convenu d'appeler une colonie autonome. Il en est ainsi, attendu qu'à de certains moments de l'histoire, il a lutté pour acquiescer ce titre.

Parce que, tout en défendant notre sol natal, il y aura tantôt un siècle, nos aïeux défendirent la cause des Anglais ; ce dont ces derniers les remercièrent en faisant pendre haut et court, un peu plus tard, quelques patriotes Canadiens. Les réclamations que formulaient ces victimes étaient bien fondées, mais ceci n'est qu'un détail. Toujours est-il que c'est beaucoup à ces martyrs de notre race que nous devons les libertés dont nous jouissons, que nous leur devons peut-être plus avant longtemps.

La Confédération canadienne une fois établie, l'histoire de ceux qui s'étaient obstinément attachés "aux quelques arpents de neige" que l'on sait ! entre dans une nouvelle phase. L'élément canadien-français grandit sans cesse aux rives du Saint-Laurent, déborde et envahit l'Est des Etats-Unis et même l'Ouest canadien. Sa poussée est tellement forte qu'un jour, le premier ministre du Dominion est un des fils des premiers colons du pays. Descendant de Français, ses procédés loyaux reflètent bien en Angleterre, l'esprit honnête et sage de la colonie qu'il va y représenter en de mémorables circonstances.

Et, l'univers surpris, s'aperçoit que désormais il aura à compter avec un nouveau peuple, plein

de vie, dénombrant plusieurs milliers d'individus. Peuple prêt à faire respecter sa foi, sa langue et ses coutumes, qu'il défendit dans une lutte pacifique et séculaire.

Mais le Canada est toujours une colonie. On sait ce qu'un tel mot signifie dans la bouche des meneurs d'affaires internationales Londoniens.

Ces gens-là, qui ne peuvent envisager froidement la croissance extraordinaire des Yankees, depuis leur émancipation ; invoquent la voix du sang afin de capter leur sympathie, et recourent à la politique louche des Pitt et des Palmerston. Au besoin, les fils d'Albion sacrifient les intérêts de la famille canadienne, histoire d'éviter un conflit ou même de déplaire aux Etats-Unis.

Maintes fois la chose s'est répétée, et ces jours-ci encore, la solution donnée à la question de l'Alaska montre jusqu'à quel point une grande puissance peut courber l'échine vis-à-vis d'une autre. Et dire que nous nous prenions pour une nation. C'est être un peu trop jobards.

Ce que Chamberlain a dû en rire dans les coulisses diplomatiques d'où il tire encore les grosses ficelles ! d'où il a préparé la solution qui va nous coûter cher.

Vraiment, nos délégués ne pouvaient déjouer les menées de ce Machiavel moderne, et, nous ne devons pas trop leur en vouloir. Le temps nous vengera.

Pour ma part, je suis presque content de ce qui vient d'arriver. Plus vite la mesure sera comble, plus vite elle débordera. Une chose doit nous consoler, nous, les Canadiens-français, c'est d'avoir conservé notre langue et d'avoir des organes de l'opinion publique, qui, l'heure venue, sauront faire oeuvre patriotique et dicter les volontés d'un peuple, las de se faire berner.

A d'autres on fera gober les vertus de l'impérialisme. Mille faits nous édifient à son égard ; la campagne du Transvaal, son but et ses résultats, sont trop près de nous pour que nous n'y pensions pas.

John Bull a peut-être eu tort de ne pas se souvenir du fameux "qui trop embrasse mal étroit". S'il est beau de dire que : le soleil ne se couche pas sur un empire, ce qui n'est pas nouveau, il est bon de ne pas perdre de vue que sa désagrégation est en raison directe de son étendue.

Quelqu'un qui s'y entendait a dit : "Un peuple subjugué pourra recouvrer sa liberté tant qu'il conservera sa langue. Celle-ci étant en quelque sorte la clef de sa prison." Or, nous l'avons bien en main, cette clef, et nous ne sommes pas disposés à la jeter aux orties. Nous sommes de loyaux sujets de Sa Gracieuse Majesté Edouard VII, et, nous le resterons, tant qu'il nous plaira. Mais qu'on n'abuse pas trop ! Le fruit mûr se détache tout seul de l'arbre. Il est vrai qu'on le cueille plus facilement alors, mais on ne nous cueillera pas ainsi qu'une de nos pommes. L'impérialisme ne nous dit rien, car nous ne voulons pas épouser les querelles d'un peuple, dont les multiples intérêts forcent sans cesse la poudre à parler. Paisibles nous sommes et tels nous voulons demeurer, à moins qu'on ne nous force à constater notre force physique et que nous avons encore du sang dans les veines.

Si les Anglo-Saxons de ce pays veulent se joindre à nous, pour défendre les intérêts d'une patrie qui mérite mieux que d'être traitée à la façon d'une tribu quelconque, tant mieux. Ils n'auront pas à regretter la fusion des aspirations de deux races qui côte à côte ont appris à se respecter et à s'estimer ; sinon, seuls nous entreprendrons la tâche de faire flotter sur la citadelle de Québec un pavillon qui vaudra bien celui de certaines petites nations dont le protocole fait parler de lui dans les annales mondaines des grandes capitales. Ce sera le pavillon de la patrie indépendante, du Canada, membre du concert international !

Les Etats-Unis, eux, voudront peut-être s'approprier une proie qu'ils croient facile à saisir, qu'ils se détrompent. Par amour de la paix, nous pourrions leur abandonner une grande par-

tie de l'immense Dominion, nous en réservant l'Est ; mais, nous ne sommes pas prêts à fouler aux pieds des aspirations légitimes, qui nous coûtèrent bien des sacrifices. Que le commerce entre les Américains et nous se fasse plus facile, soit ; quant à abandonner notre langue, à compromettre notre foi et nos façons de vivre, jamais.

Aussi, est-ce avec une fierté un peu triste, que je vois parader nos milices canadiennes et nos gardes indépendantes. Dans leurs rangs s'entraînent les héros de demain. Et, quoique j'abhore la guerre, je voudrais que tout Canadien valide sût tenir un sabre, un fusil, ou pointer un canon. Dieu veuille qu'elle soit retardée indéfiniment l'heure où devrait retentir dans nos campagnes, le tocsin de l'appel aux armes, pour la défense de nos foyers !

Préparons-nous, plus nous serons à même de nous défendre, plus on hésitera à nous attaquer !

* * *

Prêtes à jeter au vent leurs notes d'alarme, tant redoutées, les cloches joyeuses ou tristes chantent notre vie paisible.

Quand auront paru ces lignes, le glas s'égrènera tristement, appelant les fidèles, pour la célébration en commun de la fête des morts.

Fête des chers disparus qui aimèrent, souffrirent et moururent sur le sol de la patrie ; laissant derrière eux le souvenir, lien moral, plus puissant à nous attacher au pays natal, que bien d'autres considérations.

Les quelque cinquante mille personnes qui iront demain prier et pleurer sur les tombes du cimetière de la Côte-des-Neiges, doivent être de cet avis.

Et on voudrait que, du jour au lendemain, nous allussions dire aux chers morts, dans une autre langue, de tendres choses qu'ils n'entendraient plus !

Je ne puis croire à cela, et vous non plus, amis lecteurs.

L. d'O.

À LA MÈRE DE L'ENFANT MORT

Oh ! vous aurez trop dit au pauvre petit ange
Qu'il est d'autres anges, là-haut,
Que rien ne souffre au ciel, que jamais Dieu n'y
[change,
Qu'il est doux d'y rentrer bientôt ;
Que le ciel est un dôme aux merveilleux pilastres,
Une tente aux riches couleurs,
Un jardin bien rempli de lis qui sont des astres,
Et d'étoiles qui sont des fleurs ;
Que c'est un lieu joyeux plus qu'on ne saurait
Où toujours, se laissant charmer, [dire,
On a les chérubins pour jouer et pour rire,
Et le bon Dieu pour nous aimer.
Qu'il est doux d'être un cœur qui brûle comme un
Et de rire, en toute saison, [cierge
Près de l'enfant Jésus et de la sainte Vierge,
Dans une si belle maison.
Et puis vous n'aurez pas assez dit, pauvre mère,
A ce fils si frêle, si doux,
Que vous étiez à lui dans cette vie amère,
Mais aussi qu'il était à vous ;
Que tant qu'on est petit, la mère sur nous veille,
Mais que plus tard on la défend.
Et qu'elle aura besoin, quand elle sera vieille,
D'un homme qui soit son enfant.
Vous n'aurez point assez dit à cette jeune âme
Que Dieu veut qu'on reste ici-bas,
La femme guidant l'homme et l'homme aidant la
[femme,
Pour les douleurs et les combats !
Si bien qu'un jour, ô deuil ! irréparable perte !
Le doux être s'en est allé !... —
Hélas ! vous avez donc laissé la cage ouverte,
Que votre oiseau s'est envolé !

VICTOR HUGO.